L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 septembre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	28
Midi.....	88	31
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	90	32

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Lettres de Verdi.
Sensations d'Oxford.
Feuillets d'Album.
Sous les Roses.
La Maison de Napoléon.
Deux Frères de Cœur — Pascal et le Duc de Roannès.
Un Mort à Cheval, contes tragiques.
Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Les Inondations au Mexique.

Le rétablissement des communications télégraphiques avec la partie Nord du Mexique, que des inondations viennent de partiellement détraire, permet de connaître à peu près l'étendue des dégâts. Les rapports reçus des villes inondées, sont confirmés; on sait qu'il y a eu des victimes et que les pertes matérielles sont considérables.

Les dépêches arrivées tardivement au quartier-général de la Troisième Zone militaire de Monterey annoncent que les villes de Rajones et de Galeana ont beaucoup souffert et que les villes Meier, General Bravo et Camargo sont en partie détruites.

Par contre, les rapports au sujet de Victoria, la capitale de Tamaulipas, et des villages échelonnés sur une branche du chemin de fer Mexican Central, sont maigres.

Les habitants de Monterey ne s'épargnent aucun effort pour alléger les souffrances des malheureux que les eaux ont chassés de leurs demeures et qui se sont réfugiés chez eux. Il a été envoyé de l'argent de toutes les villes du Mexique et des Etats-Unis aussi, de San Antonio et d'autres villes du Texas surtout, pour secourir les sinistrés dont le dénûment doit être grand.

Dans une des villes inondées, cent-deux blocs sont sous l'eau; la violence du flot envahisseur a été telle qu'aucun obstacle n'y a résisté, que rien sur son passage n'est resté debout. Sur les bords de la rivière qui baigne cette ville, l'atmosphère est empuantie, et indique à n'en pas douter, que des cadavres en décomposition y gisent sous le sable. Des troupes des Etats-Unis travaillant dans le voisinage au déblaiement des ruines en souffrent paraît-il.

Un char, le premier, apportant des secours de San Antonio vient d'arriver à Monterey; le contenu, des provisions de bouche et des vêtements, en a été remis au comité de secours qui travaille en harmonie avec le Consul général Hanna. Les secours ne manqueront pas; ils seront même abondants car nombre de messieurs influents se sont émus de l'affligeante situation des victimes de la catastrophe, et verront à ce quelles soient pourvues des premières nécessités de la vie, tout au moins.

Le Consul Philippe C. Hanna a été placé à la tête de la Société de la Croix Rouge au Mexique, laquelle s'associera à la Société de la Croix Rouge du Mexique dans la poursuite de son œuvre de bienfaisance.

Grâce à ses efforts tous les impôts douaniers sur les articles destinés aux sinistrés ont été levés; les articles seront admis en franchise au Mexique jusqu'à nouvel ordre.

OUI, LE RADIUM EXISTE !

Le docteur Gustave Le Bon, qui s'est fait connaître par d'importants travaux dans le domaine de la physique, vient de publier, dans le "Matin", sous ce titre : "Le radium existe-t-il ?" un article qui ne manquera pas de soulever d'ardentes polémiques.

Dans cet article, l'éminent savant expose les raisons qui militent, suivant lui, en faveur de la non existence du corps découvert par le grand Curie. Ces raisons, il faut bien le dire, sont plutôt discutables. Elles se résument ainsi : Le poids atomique réel du radium n'est pas connu, puisque les chimistes ont donné des chiffres qui diffèrent notablement, et rien ne prouve qu'il ne s'agit pas ici du baryum, dont la radioactivité serait formidablement développée par certaines combinaisons.

Ces combinaisons, quelles sont-elles ou, si on le préfère, que pourraient-elles être ? Voilà ce que ne dit pas le docteur Gustave Lebon, qui préfère s'appuyer ici sur l'opinion de l'illustre Moissan.

Il paraît—c'est M. Le Bon qui l'affirme—que Moissan était aussi sceptique que lui.

"Le hasard d'une rencontre, écrit il, me fit exposer au grand chimiste Moissan mes doutes au sujet de l'existence du radium. Il se trouva que, de son côté, l'illustre savant était arrivé aux mêmes conclusions que moi.

"Son intention était d'en vérifier la justesse en essayant l'isolement du radium. Il avait reculé cette opération, considérée par lui comme très facile, uniquement à cause des prix des sels de radium. Je lui offris la petite quantité que je possédais et il allait commencer ses recherches quand la mort le surprit."

Nous ne mettons nullement en doute la bonne foi du docteur Gustave Le Bon, dont nous connaissons depuis longtemps le caractère et la valeur scientifique, mais dans des questions de cet ordre, c'est de Moissan lui-même que nous voudrions avoir le témoignage, son interlocuteur, tout plein de son sujet, ayant pu mal interpréter la pensée du maître.

"Si mes prévisions sont exactes, écrit encore M. Gustave Le Bon, ce qu'on retirerait du chlorure de radium serait simplement du baryum, métal fort connu. L'expérience, quoique transformant un corps à "cent mille francs" le gramme en un métal ne valant même pas "un centime" le gramme, serait fort intéressante, car elle prouverait que la radioactivité, d'où résultent des dégagements de forces considérables, peut être produite par certaines combinaisons."

——

Nous avons soumis à M. Maquenne, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Paris, l'article du docteur Gustave Le Bon.

—M. Gustave Le Bon, nous dit M. Maquenne, prétend qu'on ne connaît pas le poids atomique du radium. Il est aujourd'hui fixé (2.26). En dehors du poids atomique qui est un "critérium" en chimie, nous avons encore une preuve évidente de l'existence objective du radium par son spectre. Vous savez qu'en faisant tomber sur un prisme les radiations émises par une source quelconque, on obtient un spectre, c'est-à-dire des lignes brillantes ou non, des bandes colorées ou non, qui constituent les caractéristiques du corps étudié. C'est là le fondement de l'analyse spectrale, qui permet de reconnaître dans une substance la présence d'un corps simple par l'examen du spectre des radiations émises par cette substance.

—Le docteur Gustave Le Bon croit que le radium n'est que du baryum modifié, mais est-ce que ces deux métaux ont le même poids atomique?

—Du tout, le poids atomique du baryum est à peine la moitié de celui du radium, ce qui est un argument sans réplique.

—Mais, en somme, tous ces corps paraissent appartenir à la même famille ?

—C'est-à-dire qu'ils diffèrent par leur radioactivité, celle du radium étant incomparablement supérieure à celle de "l'uranium", de "l'actinium", du "polonium", etc., etc.

—En somme, vous ne doutez pas, vous, de l'existence du radium ?

—En douter me paraîtrait antiscientifique.

——

Un autre savant, que des raisons particulières obligent à conserver l'anonymat, nous a fait, de son côté, les déclarations suivantes :

— Le radium ne ressemble à aucun autre corps connu, et c'est, ce qui en constitue l'originalité s'il est permis de s'exprimer ainsi.

" Sans s'épuiser, c'est-à-dire sans que son poids diminue, il émet de l'énergie, de la chaleur, de l'électricité....

"Quand vous avez allumé du charbon de terre, lorsque vous en avez ainsi dégagé l'énergie, qu'en reste-t-il ? Des cendres ! Le radium, lui, agit, agit sans cesse : ses radiations si complexes se dégagent sans repos, sans trêve.... N'est-ce pas merveilleux ?

"D'où vient l'activité du radium, ou, si vous le préférez, où la puise-t-il ? Nous n'en savons rien. Nous constatons ici des phénomènes qui ont quelque chose de paradoxal. C'est un paradoxe, en effet, qu'un corps produise de l'énergie sans s'épuiser lui-même !....

—Mais la radioactivité n'est pas spéciale au radium, ni même à l'uranium, au polonium, etc. N'assure-t-on pas maintenant que tous les corps, à des degrés divers, sont radioactifs; qu'en résumé, la radioactivité est une propriété générale de la matière ?

—Oui, et ici il convient de rendre hommage aux travaux du docteur Gustave Le Bon, qui paraît avoir démontré que la matière ne serait en dernière analyse, que de l'énergie condensée. Et songez aux forces dont nous disposerons le jour où l'on pourra à volonté désintégrer la matière !

"Mais, ainsi que le dit le docteur Gustave Le Bon lui-même, toutes ces recherches sont encore à leur aurore.... Ah! nos successeurs verront de grandes choses !

— Une dernière question. Qu'est-ce au juste que l'hélium, ce gaz qui se dégage du radium et dont le soleil possède, paraît-il, des quantités formidables ?

— Vous l'avez dit, c'est un gaz, et un gaz très léger, puisque seul l'hydrogène a une densité inférieure à la sienne.

"On le constate partout où il y a de l'uranium, du thorium et du radium, et même ailleurs, puisque nombre de nos eaux thermales en contiennent.

—Et quelle est son utilité à ce gaz ?

—Nous n'en savons rien ; mais puisqu'il existe, soyez certain qu'il sert à quelque chose. La nature ne crée rien d'inutile !

C'est sur ces paroles judicieuses que nous avons quitté notre savant.

UN Siècle de Vapeur.

Bateaux d'autrefois, bateaux d'aujourd'hui.

Dans quelques jours partira de Brest la division navale placée sous le commandement du contre-amiral Le Pord, qui doit se rendre à New-York pour représenter la France aux fêtes du troisième centenaire de la découverte de l'Hudson et du premier centenaire de la navigation à vapeur.

Navigation à vapeur, navigation aérienne ! Ceci tuera cela. C'est dans l'ordre prévu des choses. Et n'est-il pas piquant de voir que le départ de la division navale française pour les Etats-Unis a coïncidé avec la grande semaine d'aviation de Reims, qui a marqué une ère nouvelle dans la conquête de l'air par l'homme.

A vrai dire, les Américains auraient dû, il y a deux ans, commémorer ce centenaire, l'un des plus glorieux de la science moderne. Car c'est en 1807 que Robert Fulton fit sur l'Hudson le premier essai de navigation à vapeur qui ait été couronné d'un plein succès.

Mais, bien avant lui, Denis Papin avait, on le sait, magistralement exposé dans un mémoire les principes merveilleux de la navigation à vapeur.

De son côté, le marquis de Jouffroy d'Abbans avait tenté des expériences d'application de la vapeur en construisant un petit bateau muni d'un appareil moteur qu'il fit circuler sur le Doubs dès l'année 1776.

Donc, il faut rendre à César ce qui appartient à César. Si Fulton a su habilement profiter des découvertes et des travaux de ses prédécesseurs, il serait profondément injuste de reléguer dans l'ombre le souvenir de ce gentilhomme français dont les dernières années s'achevèrent tristement dans un état voisin de la pauvreté, après qu'il eût noblement consacré sa fortune à la solution de ce problème scientifique.

Un point reste, en conséquence, nettement établi dans le problème de la navigation à vapeur. Avant l'Américain Fulton, on avait trouvé la machine motrice, les roues à palettes et le transmission du mouvement. Fulton, qui avait étudié et mûri tous les essais faits avant lui, construisit à son tour un steamboat qu'il lança sur la Seine en 1802 et qui.... disparut instantanément sous l'eau.

Fulton n'était pas de ceux qui ont le découragement facile. Retourné en Amérique, il se remit à l'étude, combina un autre système d'appareil moteur, et enfin, en 1807, sur l'Hudson, il remporta un éclatant triomphe. La navigation à vapeur était entrée désormais dans le domaine de l'application.

——

Depuis cette époque, quel chemin parcouru ! Toutes les mers sont aujourd'hui sillonnées de gigantesques paquebots qui crachent la fumée par leurs immenses cheminées et dont l'énorme masse semble défier la fureur des éléments.

De puissantes Compagnies de navigation se sont fondées, les capitaux qu'elles représentent se chiffrent par des centaines de millions. A ce propos, il est curieux de constater que les Etats-Unis, dont la marine a pris l'énorme extension que l'on sait, ne s'est préoccupée sérieusement de la navigation à vapeur que bien après la France et l'Angleterre.

Remarque qui s'impose : le premier bateau à vapeur ne fut lancé sur mer qu'au commencement de l'année 1815, c'est à-dire sept ans après les expériences décisives de Fulton sur l'Hudson.

Et ce n'est qu'en 1838 que fonctionna la première ligne de navigation à vapeur entre l'Europe et l'Amérique. Trois paquebots anglais inaugurèrent ce service : le "Sirius", le "Great Western" et le "Great Britain". Cette traversée, qu'un transatlantique accomplit actuellement en moins de cinq jours, ne le fut alors qu'au bout de quinze jours. On trouva d'ailleurs ce résultat absolument prodigieux.

Cette admiration s'explique quand on songe que les navires à voiles mettaient en moyenne quarante jours pour aller d'un port de l'Europe à New-York, et trente jours pour en revenir. Christophe Colomb, quand il partit à la découverte de l'Amérique, avec ses quatre caravelles, employa soixante-dix jours pour se rendre d'Espagne à San Salvador.

Il est d'ailleurs curieux de suivre la progression des vitesses des paquebots transatlantiques depuis l'année 1838 jusqu'à nos jours.

En 1838, "Geat Western," 15 jours.

En 1879, "Arizona," 7 jours 8 heures.

En 1882, "Alaska," 6 jours 22 heures.

En 1896, "Saint Paul," 6 jours.

En 1903, "Deutschland," 5 jours 12 heures.

En 1906, "Kaiser Wilhelm," 5 jours 8 heures.

En 1906, "Deutschland," 5 jours 7 h. 38 m.

En 1907, "Lusitania," 4 jours 20 heures.

En 1908, "Kronprinz Wilhelm, 4 jours 15 heures.

En 1909, "Mauretania," 4 jours 14 heures 38 m.

Jusqu'à l'année dernière les paquebots allemands ont détenu le record de la vitesse dans la traversée de l'Atlantique. Puis a surgi ce gigantesque paquebot anglais, le "Mauretania," le roi des vitesses, qui a éclipsé la gloire du "Kronprinz Wilhelm" avec ses 25 nœuds 45 à l'heure.

Formidable est l'appétit de ce Léviathan marin. Il consomme 6.000 tonnes de charbon par traversée.

Chacun de ses voyages, aller et retour, revient à près de cinq cent mille francs. Malheureusement, cette vitesse intensive ne va pas sans quelques inconvénients, notamment l'excès des vibrations, dont ne peut parfois s'accommoder la nervosité de certains passagers.

Comparés aux modestes steamboats d'autrefois, les paquebots d'aujourd'hui, avec leur déplacement de 40,000 tonnes et leur force de 70,000 chevaux, sont de monstrueux colosses, capables de contenir dans leur épaisse carapace une population de 6,000 âmes.

Ces villes flottantes, où l'on trouve le confort le plus large, le luxe le plus raffiné, sont un perpétuel enchantement pour l'œil émerveillé des passagers.

Et voici que l'on nous promet pour l'an prochain le lancement de deux nouveaux paquebots anglais, destinés aux traversées de l'Atlantique : le "Titania" et l'"Olympia", qui battront sans contredit tous les records de la dimension. Ces paquebots géants mesureront 260 mètres de longueur et 30 mètres de largeur. Leur tonnage sera de 45,000 tonnes, leur déplacement de 60,000 tonnes.

C'est à bord d'un de ces paquebots que l'on verra pour la première fois un théâtre construit et machiné comme l'une des scènes parisiennes, ainsi qu'une salle où auront lieu des concerts classiques. Une troupe permanente d'artistes lyriques et dramatiques y donnera chaque soir des représentations variées.

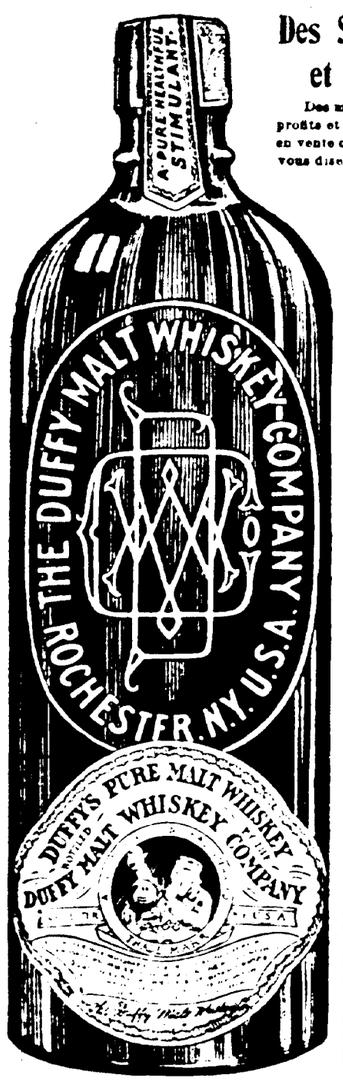
S'imagine-t-on "Faust" "Samson" et "Dalila" interprétés en plein Océan, avec leur luxe de décors et de lumière, tandis que mugit la tempête et que les vagues viennent battre les flancs du monstre marin !

En France, ces géants de la mer nous interdits, faute de bassins assez vastes pour les recevoir. Néanmoins, les paquebots français ne le cèdent à aucun de ceux des autres nations pour leurs qualités nautiques et l'extrême confortable de leur aménagement....

Actuellement, dix-sept grandes Compagnies de navigation se partagent l'exploitation du réseau de l'Atlantique.

A quand la première Compagnie de ballons dirigables entre Paris et New York ?.....

Méfiez-vous des Imitations.



Des Substituts à Bon Marché et des "Tout Aussi Bon."

Des marchands sans scrupules, ne s'occupant que de profits et n'avant cure de la santé de leurs clients offrent en vente du whiskey impur de médiocre qualité qu'ils vous disent être aussi bon que celui de Duffy.

C'est un composé à bon marché et une fraude. Naturellement lorsqu'un remède a été devant le public pendant si longtemps, a été prescrit par les médecins est en usage dans tous les grands hôpitaux et a apporté le bonheur dans tant de milliers de maisons comme l'a fait le Duffy - Pure Malt Whiskey des imitations forcément font leur apparition. *Mais on ne peut imiter que la bouteille et l'étiquette — on ne peut imiter le contenu.*

Le Duffys Pure Malt Whiskey est une distillation absolument pure de malt de grands soins étant pris pour que chaque grain soit parfaitement maltés, produisant ainsi une nourriture liquide n'exigeant aucune digestion sous la forme d'un whiskey médicinal qui est un des toniques stimulants les plus efficaces et un des fortifiants les mieux connus de la science. Son excellent goût et sa pureté de toute substance nuisible le rendent tel qu'il peut être retenu par l'estomac le plus délicat.

MEFIEZ-VOUS DES CONTREFAÇONS !

Toute maison qui vendra des articles imités ou des substituts vendra des articles impurs. La maison qui est malhonnête dans un cas n'hésitera pas à être dans d'autres cas. Là où vous verrez que des articles imités ou substitués sont offerts en vente par une maison malhonnête vous de tout ce que prépare cette maison. Vous exposez votre propre vie au danger et celle de votre famille et de vos amis en achetant de ce.

Duffy's Pure Malt Whiskey

est vendu en bouteilles cachetées seulement—jamais en masse. Un facsimile de la véritable bouteille est imprimé ici afin que vous puissiez la reconnaître. C'est notre propre bouteille patentée—ronde, couleur ambre et avec le nom "Duffy's Malt Whiskey Company" soufflé dans le verre. La marque de commerce—la Tête du Vieux Chimiste—est sur l'étiquette, et au dessus du bouchon il y a un sceau de papier gravé. Soyez sûr que le sceau n'est pas brisé.

C'est le seul whiskey reconnu par les médecins partout comme médicinal et de famille. Chez tous les pharmaciens épiciers et marchands ou directement $1 la bouteille.

Ecrivez au département Médical The Duffy Malt Whiskey Co. Rochester N. Y. pour lui demander une brochure médicale illustrée et des conseils gratuits. Vous recevrez aussi gratuitement un instrument unique pour affiler les rasoirs.

THEATRES.

TULANE.

Après être resté fermé plusieurs semaines le théâtre Tulane rouvrira ses portes demain soir, avec une comédie nouvelle "My Boy," jouée par le populaire artiste Tim Murphy, secondé par une excellente troupe.

"My Boy" est une pièce due à la plume de Rupert Hughes. Elle a été jouée pour la première fois le printemps dernier, sur la scène du théâtre Powers à Chicago, et a été fort bien accueillie par la critique, qui n'a pas ménagé ses compliments à l'auteur. Cette pièce restera à l'affiche jusqu'à mercredi soir inclusivement, et sera remplacée par "Cupid and the Dollar", une des pièces favorites du public et dans laquelle M. Murphy donne toute l'étendue de son talent.

Samedi nouveau changement de programme avec "Old Innocence", en matinée et le soir.

Les sièges réservés s'enlèvent rapidement pour cette série de représentations, et tout indique que la salle du Tulane sera comble chaque soir de la semaine prochaine.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 48—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIÈME PARTIE

LA FILATURE

XVI

NELLY

(*Suite.*)

Quand Antoine eut terminé son léger — très léger repas — il eut un coup d'œil de regret, vers le plateau vide. Sa physionomie exprima si clairement le désir qu'il avait de compléter ce menu succinct, que Nelly ne put s'empêcher de rire.

Mais le docteur fit !

—Chut ! Maintenant, monsieur, il faut dormir. On va bien border vos couvertures ; reposez-vous un peu, et dans quelques heures vous pourrez prendre un nouveau repas.

Docilement, Antoine se laissa faire. Il avait le cerveau trop endolori encore, pour poser une question quelconque, pour s'étonner même de ces visages inconnus qu'il voyait autour de lui. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le docteur se retirait, après ses deux gardes-malades, assuré qu'Antoine dormait paisiblement.

Dehors, Major attendait :

—Il vient de prendre son premier repas ! dit le médecin triomphant. Laissons-le reposer aujourd'hui. Dès demain, vous pourrez le voir et lui parler.

—Mais, docteur, pourquoi pas dès ce soir ?

—Non ! pas encore : il ne faut pas d'émotions trop vives. Votre présence lui causera certainement un saisissement très vif :

Le repas du soir fut à peu de chose près, la répétition de celui du matin. Seulement la conscience, la mémoire revenaient à Antoine avec les forces. Quand Mme de Labouheyre reparut, il lui demanda :

—Pouvez vous me dire où je suis, madame?

—Vous êtes chez des amis.... Ne vous inquiétez pas! ne vous fatiguez pas !

—J'ai été grièvement blessé, n'est-ce pas ?

—Si vous parlez, dit en souriant Mme de Labouheyre, je serai obligée de me retirer, et j'emporterai votre nourriture.

Antoine n'insista point. Nul malade, en vérité, n'était plus facile à soigner. Mais il y avait une autre cause à l'obéissance parfaite montrée par Antoine : c'est que la nature, dont les mystérieuses influences sont toujours salutaires, en endormant l'active intelligence du jeune homme, rendait plus facile et plus prompt le retour complet à la santé.

Major, lui, bouillait d'impatience. Il ne put dormir de la nuit tant il lui tardait de revoir Antoine, de le mettre au courant de ce qui s'était passé, de lui communiquer toute la foi robuste au succès final dont le policier ne doutait plus désormais.

Le moment attendu arriva enfin. Major fut introduit dans la chambre d'Antoine. Dès que le jeune homme aperçut son vieil ami — il lui donnait ce nom désormais — il fit un geste violent comme pour s'élancer dans ses bras, mais le cri de joie qu'il avait poussé s'acheva en plainte douloureuse.

—Je ne peux pas encore remuer ! gémit il.

—Prenez patience, lui répondit Major, qui s'était élancé et qui embrassa Antoine de Gévriel avec la ferveur d'un véritable père. Ne remuez pas ! ne vous fatiguez pas !

—Oh ! mon ami, s'écria Antoine, vous ne m'avez donc pas quitté ? Vous m'avez donc ramené en France ?

—Nous ne sommes pas en France! Nous sommes à quelques kilomètres de Montréal.....

—Oh ! tant mieux s'écria Antoine. Il ne faut pas revenir à Paris avant d'avoir accompli notre tâche.

La mémoire lui était maintenant revenue, entière, sans défaillance. Le docteur, voyant l'excitation du malade, fit signe à Major : il fallait clore l'entretien. Mais l'inspecteur n'eut pas la force de refuser à Antoine une définitive parole d'espoir.

—Nous sommes à la veille de réussir ! dit-il. Il s'est passé bien des événements dont je vous entretiendrai demain, mais n'oubliez pas que votre guérison rapide est une condition du succès !

Et il sortit, laissant Antoine seul avec le docteur Bonnin.

—Quand pourrai-je me tenir debout ? interrogea le blessé.

—Dans trois jours, si vous voulez observer mes prescriptions.

Le jeune homme eut une moue de dépit :

—Trois jours ! comme c'est long!

Bonnin ne put s'empêcher de sourire. Il eût pu répondre à son malade :

—C'est tout de même moins long que le sommeil de la tombe!

Le docteur ne s'était pas trompé dans ses prévisions, trois jours après, en effet, Antoine put se lever et sortir dans le jardin, étendu sur une chaise longue, à l'ombre du jasmin de Virginie, devant le pavillon où la néfaste carrière de Dupuis avait eu son brusque dénouement.

En de longs entretiens, Major le mit au courant de tout ce qui s'était passé. Il ne lui cacha rien, sauf la découverte du nom de Paul de Labouheyre sur le carnet du voleur. Il savait qu'Hélène de Gévriel devait épouser l'élégant duelliste, et il lui répugnait de faire part à Antoine, du vague soupçon qui lui était venu. D'ailleurs, qu'eût-il pu affirmer lui-même ? Il fallait attendre pour mieux savoir ; et il espérait toujours que Mme de Labouheyre se déciderait à parler. Major gardait par devers lui une carte suprême : il donnerait à la mère, dont il ne savait pas tous les secrets, cette assurance au moins que son fils était vivant, et que Dupuis n'avait pas menti entièrement. Mais Mme de Labouheyre le croirait-elle ? Etait-elle d'ailleurs la mère du sportsman si répandu dans le monde parisien ? Ce nom de Labouheyre pouvait être très répandu en France.

Pour le moment, Major avait un autre souci. Il lui semblait qu'il y avait de sa faute dans l'attentat commis sur Antoine, par Cœur-de-Cristal. Est ce que Major devait laisser une aussi large part à la fatalité ? Il s'en ouvrit franchement au jeune homme, en s'accusant.

Mais Antoine lui ferma la bouche d'un mot :

—Vous avez fait, non pas tout le possible, mais l'impossible ! Je n'ai qu'à vous garder la plus extrême reconnaissance, car vous m'avez sauvé. Ne se peut-il pas que demain ce soit votre tour ? Et m'accuserez-vous alors de négligence ?

Les deux compagnons d'aventure se serrèrent la main avec effusion.

Major reprit ;

—Pendant que vous reveniez ici à la santé, je vous l'ai déjà dit, je suis allé passer quelques jours à Montréal, sous les nom et apparence de M. Dupuis. Je suis revenu à l'hôtel Richelieu où l'on m'a, naturellement, délivré les bagages du bandit. J'ai ramené ces bagages ici, d'ailleurs, et mal batin ne peut me faire plus de plaisir. Or, pendant mes promenades dans les rues de Montréal, où j'exhibais ostensiblement la silhouette de M. Dupuis, j'ai fait des rencontres fort intéressantes : au bout de la rue Craig, un peu avant la blanchisserie chinoise, tenue par le nommé You-Li, je me suis trouvé en face de deux Chinois, qui m'ont gratifié de leur plus large sourire, et d'un petit signe dont j'ai compris la signification, tenez, comme cela !

Et Major, du plat de la main droite, frappa trois fois son coude gauche.

—Et cela voulait dire ?

—Que les "amis" n'étaient pas encore arrivés.

—Ces "amis" vous les connaissez ?

—Je sais que Clakestone est en ce moment absent de Montréal, où il allait presque chaque jour chez You-Li. Il est vraisemblablement parti au-devant d'un nouveau complice, mais il reviendra bientôt, puisqu'il est attendu. D'ailleurs, Vauvert le suit, et je ne tarderai pas à être renseigné de ce côté. Maintenant, une question : le jour où vous avez été attaqué par deux Chinois, à New York, vous aviez fait une longue promenade ?

Très longue ! toute la Cinquième Avenue d'abord, puis Broadway et enfin Bowery.

—Avez-vous remarqué qu'on vous avait filé ?

—Sur le moment, non ! Mais depuis, un fait m'est revenu, auquel je n'avais pas attaché la moindre importance. En plein Central Park, pendant que j'admirais les palais des milliardaires, un Chinois est passé devant moi et m'a regardé avec in-